



Entretien
Christophe

La quête du son

Christophe est ce chanteur qui émergea en pleine vague yé-yé en criant *Aline* et en fabricant des marionnettes. Il a aussi composé *Les mots bleus* et *Les paradis perdus*. Son dernier disque s'intitule *Aimer ce que nous sommes* qui l'installe définitivement comme une référence dans le monde des musiques électroniques, faisant figure de précurseur pour les jeunes générations.

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Cet entretien nous a été accordé par Christophe dans sa loge, immédiatement après le concert. En invitant Christophe à se produire au Channel, nous n'invitions pas un chanteur de variétés. Nous invitons un artiste, quelqu'un qui se pose en permanence des questions sur son art, la musique, loin des ressorts du show-business. Puisse toute la dimension de ce sculpteur de son être rendue ici.

Christophe
vendredi 22 octobre 2010
à 21h22 au Channel

Photo Christian Dumont

Vos concerts en trio sont organisés en deux parties distinctes : une première pendant laquelle vous interprétez de larges extraits de votre dernier album et une deuxième qui revisite vos grands succès des années 60 et 70.

Est-ce entériner le fait que vous avez deux carrières, d'abord chanteur yé-yé très populaire puis artiste reconnu par le milieu culturel, proche du rock indépendant ?

Je pense que considérer que j'aurais changé est une erreur. Cela s'explique peut-être par mes allers-retours, mes va-et-vient entre la musique

et le cinéma. Il y a eu une longue période sans disque : treize ans entre *Clichés d'amour* et *Bevilacqua*.

Je n'avais pas choisi de quitter la musique puisqu'elle a toujours été une de mes grandes passions, mais de m'intéresser à autre chose, à ma collection de films. En fait, je voulais quitter le show-business. J'ai toujours refusé de faire un album pour des

raisons commerciales. Je ne suis pas carriériste. Si je l'étais, je ne me serais pas autorisé une absence de plus de dix ans. Je n'ai jamais enregistré de morceaux sur commande. Je suis dans le passionnel. Pendant cette période, j'attendais aussi que la technologie évolue, qu'elle me permette d'avancer, d'enregistrer les sons et les musiques que j'avais en tête. Je suis très attentif à l'évolution de la technique, et particulièrement à celle des synthétiseurs qui font pour moi partie de l'art, de l'art sonore. Ils me donnent une palette de sons comme un peintre peut avoir une palette de couleurs. Quand on compare les œuvres d'un peintre, par exemple entre les années 30 et les années 60, on constate qu'il a des périodes, qu'il évolue. C'est la même chose pour moi avec le son. Je vois donc un changement dans mes chansons mais il est très progressif. J'ai une crédibilité

J'ai bien conscience d'avoir un public très varié – ceux de ma génération et des jeunes – et cela me plaît. J'aime jouer *Aline*. À la sortie d'un concert, un type de vingt ans est venu me voir : *Monsieur, sur Aline, vous êtes meilleur qu'Elvis Presley...*

parce j'évolue dans le bon sens, selon mon instinct, et pas en fonction des maisons de disques. Je pense que j'ai trouvé ma vraie couleur au fil des décennies. J'ai attrapé des gens en route, en ai perdu d'autres. Globalement, nous avançons ensemble. Toutes mes chansons forment un univers cohérent qui est celui du blues. Je suis nourri par le blues que j'ai découvert très jeune et qui m'a bouleversé. J'ai bien conscience d'avoir un public très varié – ceux de ma génération et des jeunes – et cela me plaît. J'aime jouer *Aline*. À la sortie d'un concert, un type de vingt ans est venu me voir : *Monsieur, sur Aline, vous êtes meilleur qu'Elvis Presley...*

Comment vivez-vous un concert ?

Tout est préparé dans un concert : on pense à la lumière, aux enchaînements... Après tout repose sur la magie du moment, on attend toujours qu'un petit miracle se produise. Un concert est quelque chose de très fragile, un formidable vecteur d'émotions avec des montées, des descentes, presque comme un combat. À Calais, par exemple, j'ai senti que j'étais dans un lieu important pour la culture, dans un endroit magique. Le Channel est un nom qui a de belles résonances. Dans la première partie, celle pendant laquelle nous présentons l'album *Aimer ce que nous sommes*, il m'a semblé difficile de retrouver les sonorités de l'album. Nous redémarrions en formation à trois et, même si nous faisons tourner de temps en temps quelques bandes pour donner un rythme, ce n'était pas facile. Je crois que nous y sommes parvenus. J'ai adoré jouer *Alcaline*, l'inoubliable chanson de Bashung. Il me manque beaucoup. Il m'a révélé un jour avoir écrit *Alcaline* pour moi : *T'aimes plus mes mots roses* est une réponse aux *Mots bleus* et *Alcaline* est une allusion à *Aline* évidemment.

Je ne pensais pas jouer *Alcaline* ce soir mais je l'ai finalement faite et je me suis senti bien, avec un son parfait. Pour le reste, je ne suis pas tout à fait satisfait de la manière dont a pris le mélange : il manquait peut-être quelque chose. Mais j'ai joué du piano. Aujourd'hui, je me sentais inspiré par le clavier alors que j'en joue rarement. La résonance me plaisait, je kiffais, j'aurais bien joué du piano pendant un quart d'heure. Ce soir, mon plaisir a été beaucoup lié au moment où j'étais au piano. Tous les concerts sont différents, des remises en cause incessantes.

Vous présentez *Aimer ce que nous sommes* en première partie du concert parce que l'album forme une unité. Concevez-vous vos albums comme un livre ou un film ?

Il y a d'autres albums que j'aimerais pouvoir jouer intégralement, *Le beau bizarre* par exemple, parce que ce sont des albums conceptuels. Tous mes disques ne le sont pas : *Comme si la terre penchait* est une collection de chansons indépendantes. Je suis quelqu'un d'instinctif. Je pars de l'émotionnel qui est quand même la base de la création. Un album prend lui-même sa direction à partir de détails qui peuvent être des histoires, des mots ou des sons. *Aimer ce que nous sommes* est conçu comme un disque qui démarre, raconte des histoires et laisse les gens en suspension. Il déroule une sorte de scénario. Je vois parfois l'album comme un film, en metteur en scène. Je cherche alors à faire un bon casting, à choisir les bons acteurs pour le faire exister. Ce qui fait pour moi la valeur d'un album est ce qu'il apporte au niveau de la créativité sonore. J'essaie de trouver de nouvelles résonances au niveau des cordes ou des pianos, d'intégrer les machines. Je suis très à l'écoute de la musique d'aujourd'hui. En chineur de musique électronique,

je passe des heures sur iTunes qui me permet de partir des artistes que j'aime pour en découvrir d'autres. Je suis fasciné par les machines, l'évolution technologique et ce qu'elle permet au niveau au niveau son. Quand j'entends un quatuor à cordes, je le déforme pour qu'il vienne vers moi, cherche à lui donner un son qui me séduise. Je ne cesse de jouir de la musique et suis aussi un collectionneur. Un collectionneur de gimmicks. J'adore ce terme de gimmick. Des sons me suivent depuis des années. J'y trouve une matière. Dans le dernier album, je suis parti de certains sons que j'ai faits quand j'avais trente ans. Tous les sons qui me semblent de valeur et qui n'ont pas trouvé encore leur place m'accompagnent. Je les ai vraiment en moi. Ce sont de petites choses qui sont là, des déclencheurs.

Vos chansons naissent-elles donc à partir d'un son ?

Je ne cesse jamais d'écrire. Je note continuellement des idées sur mon iPhone. Je vis la nuit et j'adore écrire chez moi pendant que ma compagne dort. J'aime beaucoup avoir une compagne la nuit, qui dort pendant que je songe. Il y a quelque chose de très fort qui est présent et en même temps je pars ailleurs. Je ne lis pas la musique et ne compose donc pas à proprement dit. Je ne suis pas capable de reproduire ce que j'improvise parfois au piano. Je procède de manière instinctive par collage de sons ou de mots. Cela me donne l'impression de faire de la magie. Je ne suis pas un chanteur, je fais du son. Tout part du son. Composer des mélodies est découvrir quelque chose d'inconnu de soi qui, à un moment, devient réalité. Il s'agit d'être au bon endroit au bon moment avec beaucoup de hasard, d'instinct. Par contre, je choisis toujours les thèmes de mes chansons

Tout part du son. Composer des mélodies est découvrir quelque chose d'inconnu de soi qui, à un moment, devient réalité. Il s'agit d'être au bon endroit au bon moment avec beaucoup de hasard, d'instinct.

qui m'apparaissent comme des tableaux ou des courts-métrages sonores. Ce sont des morceaux qui sont ancrés en moi mais que je n'avais pas encore projetés. Comme je suis très attaché à l'aboutissement sonore et que je veux faire de belles pièces, un morceau me prend du temps.

Je suis ravi par ce public varié et curieux. Je prends assez bien les critiques mais il y a quand même des gens qui manquent un tout petit peu de feeling. Ils pensent avoir tout compris mais ont parfois besoin d'être boostés. Cela prend du temps.

Je réunis des gens de qualité, progresse peu à peu. La création d'une chanson est aussi liée au hasard. Le hasard m'apparaît comme une sorte de don : tout à coup, je repère ce qui manquait au titre. Pour *Parle-lui de moi*, par exemple, j'étais complètement bloqué. Il était minuit, je voulais terminer la chanson, avais le refrain – *Je regarde le ciel / Les mains tendues vers toi /*

Mon Dieu si elle t'appelle / Parle-lui de moi – mais je bloquais sur les couplets. Et, soudain, le miracle est arrivé : j'ai retrouvé dans mon ordinateur des bribes de textes que Florian Zeller m'avait envoyé quatre ans avant. Les couplets étaient là. Je l'ai appelé aussitôt et nous avons fini la chanson la nuit même.

Ne prenez-vous pas le risque de perdre l'auditeur dans ces dédales sonores ?

Je ne me sens pas enfermé dans les contraintes de la chanson avec couplet, refrain et temps limité : il suffit de regarder la durée des titres de mon dernier album... Je ne tiens pas compte des attentes des maisons de disques et c'est pour cela d'ailleurs que je passe très peu à la radio. Je ne veux pas écorcher mes chansons. Il n'en est pas question. Ce qui m'importe est de suivre ma route sonore. Je suis obsédé par la musique. Il me semble d'ailleurs qu'en suivant cette route, j'ai toujours récupéré plus de public que je n'en ai perdu. Je suis ravi par ce public varié et curieux. Je prends assez bien les critiques mais il y a quand même des gens qui manquent un tout petit peu de feeling. Ils pensent avoir tout compris mais ont parfois besoin d'être boostés. Cela prend du temps. Mais tout arrive à qui sait attendre. Pour ma part, comme je le chante à la fin de *Bevilacqua, je cherche encore...* Je cherche toujours quelque chose de nouveau. Il est tant de domaines que je ne connais pas.

Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :

1 François Guiguet
2 Loredana Lenciano
3 Pippo Delbono
4 Leïla Shahid
5 Gilles Taveau
6 Johann Le Guillerm
7 Denis Declerck
8 Alexandre Haslé
9 Hugues Falaize

10 Jean-Claude Gallotta
11 François Delarozière
12 Pascal Comelade
13 Anne Conti
14 KompleXKapharnaüm
15 Jacky Hénin
16 Francesca Lattuada
17 Bernard Stiegler
18 Michel Vanden Eeckhoudt

19 Jean-Luc Courcoult
20 Arnaud Clappier
et Guillaume Poulet
21 Jules Étienne (Julot)
22 Paola Berselli
et Stefano Pasquini
23 Laurent Cordonnier
24 Léa Dant
25 Sébastien Réhault

26 Peter De Bie
27 Guy Allouche
28 Liliana Motta
29 Amandine Ledke
30 Sébastien Barrier
31 Francisco Jorge
32 Loïc Julienne
et Patrick Bouchain
33 Francis Peduzzi

34 Daniel Conrod
35 Ariane Ascaride
36 Jean Kerbrat
37 Fabrice Lextrait
38 Jérôme Bouvet
et Yann Servoz
39 Reine Prat
40 Jan Rok Achard
41 Claire Dancoisne